

MEMENTO

PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES

SÉLECTION OFFICIELLE 2025

COMPÉTITION

Fares
FARES

LES AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE

UN FILM DE TARIK SALEH

Lyna KHOUDRI Zineb TRIKI Amr WAKED Cherien DABIS

2H09 | SCOPE | 5.1 | SUÈDE - FRANCE - DANEMARK

AU CINÉMA LE 22 OCTOBRE

photos, dossier de presse et matériel disponibles sur
www.memento.eu

DISTRIBUTION

memento

01. 53. 34. 90. 39
distribution@memento.eu

PRESSE

**LAURENCE GRANEC
VANESSA FRÖCHEN**

presse@granecoffice.com



photo © Yigit Eken

synopsis

George Fahmy, l'acteur le plus adulé d'Égypte, accepte sous la contrainte de jouer dans un film commandé par les plus hautes autorités du Pays. Il se retrouve plongé dans le cercle étroit du pouvoir. Comme un papillon de nuit attiré par la lumière, il entame une liaison avec la mystérieuse épouse du général qui supervise le film.

Entretien avec **TARIK SALEH**

LES
AIGLES
DE LA
RÉPUBLIQUE

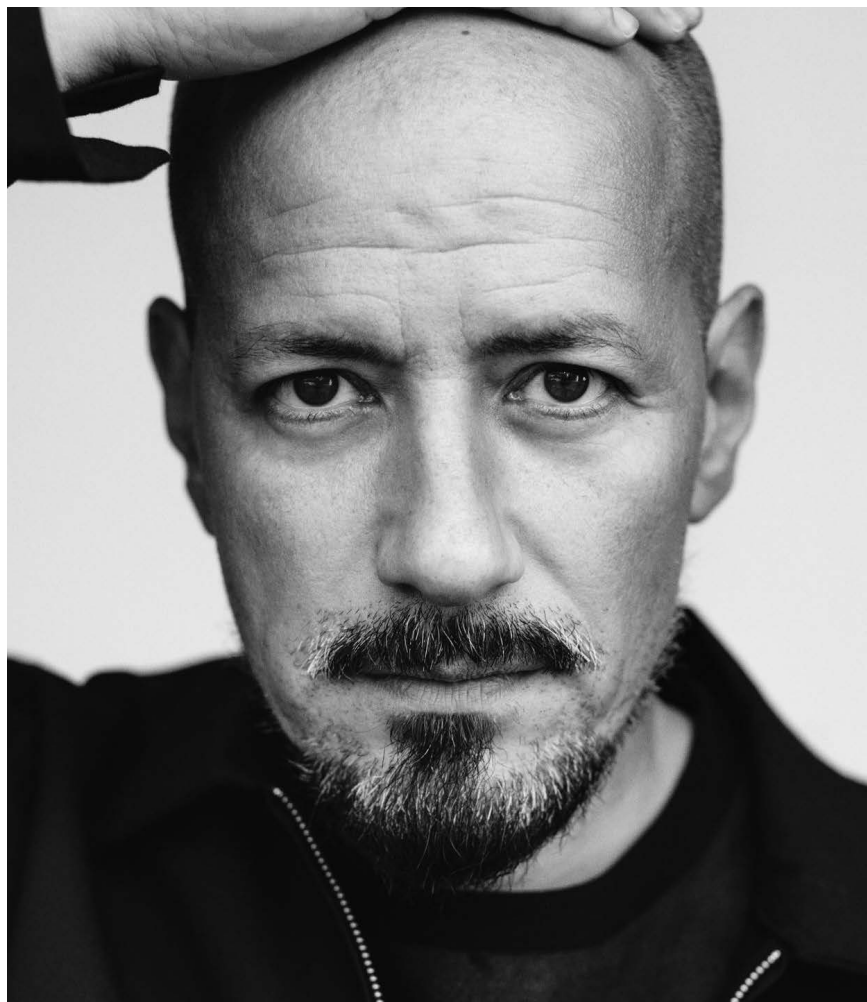


photo © Morgan Noman

Peut-on considérer LES AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE comme une lettre d'amour au cinéma égyptien et plus particulièrement à son âge d'or des années 1950-70, quand le pays était le troisième producteur mondial de films ?

Tout à fait. Plus jeune, j'ai longtemps pensé que l'Égypte se résu-
mait aux pyramides et autres vestiges de temps pharaoniques. En
grandissant, j'ai compris que le cinéma y avait également une place
importante, que le pays avait même été la plaque tournante du 7e art
en Afrique et au Moyen-Orient. Dans son fonctionnement, l'indus-
trie cinématographique égyptienne – qui s'est inspirée d'Hollywood,
de ses studios et de son star-system – n'est comparable en taille et
influence qu'à celles de l'Inde, de la France ou des États-Unis. Son
essor dans les années 1950 et 1960 s'explique par l'illettrisme d'une
majeure partie de la population qui, pour se divertir, se rend dans
les salles obscures. Le cinéma devient alors un moyen d'expression
culturelle qui permet de rêver à d'autres possibles. Même si tout n'est
que suggéré, les comédiens ont le droit à l'écran de boire de l'alcool
ou d'avoir des liaisons extra-conjugales, choses qu'il est impossible
de faire dans la société égyptienne en général.

Mon père est réalisateur, je peux donc dire que les films font littérale-
ment partie de mon ADN. Mais j'ai réellement mesuré l'importance
que le cinéma revêt aux yeux des Égyptiens quand j'étudiais à l'uni-
versité des Beaux-Arts d'Alexandrie. Chaque séance à laquelle j'as-
sistais était une expérience : les spectateurs criaient et réagissaient
physiquement à ce qui se déroulait à l'écran.

Comment décririez-vous aujourd'hui la relation entre le cinéma égyptien et le pouvoir incarné par l'ancien général al-Sissi, qui a accédé à la présidence après un coup d'État militaire ?

Je considère que l'industrie cinématographique égyptienne et l'Armée ont des rapports « apaisés ». Il y a une certaine liberté de mouvement qui est accordée mais s'arrête évidemment là où les prérogatives du bureau de la censure commencent – un peu comme le code Hays, en son temps, à Hollywood. Quand al-Sissi est arrivé au pouvoir, l'Armée pesait 30% du PIB égyptien, détenant sous l'égide de la National Service Products Organization [une agence gouvernementale contrôlée par le ministère de la Défense] plusieurs dizaines d'entreprises dans des domaines aussi variés que l'agroalimentaire, l'automobile ou la fabrication de chaussures. Cette mainmise sur l'économie locale a été pointée du doigt par le FMI et la Banque mondiale qui ont insisté pour que l'Armée cède certaines de ses activités. Elle a bien entendu fait l'inverse de ce qui était préconisé et s'est dotée depuis d'un véritable empire médiatique composé de chaînes de télévision et de sociétés de production ayant pignon sur rue.

Une série retraçant l'ascension au pouvoir d'al-Sissi [Al-Ikhtiyar ou Le Choix] a d'ailleurs été financée par une de ces sociétés et, curieux de savoir comment le coup d'État de 2013 [mené par les forces armées égyptiennes contre Mohamed Morsi jusqu'à sa destitution] allait être représenté, je l'ai regardée avec une certaine fascination. Bien entendu, ce récit propagandiste entretient un rapport avec la vérité que je qualifierais de distant. À la suite de ce visionnage, je me suis néanmoins posé plusieurs questions : si j'habitais en Égypte aujourd'hui et qu'on m'appelait pour réaliser une fiction de ce genre, comment réagirais-je ? Est-ce que je déclinerai la proposition ? Serais-je en mesure de le faire ? C'est ce choix, en apparence cornélien, qui est la matrice du scénario des AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE. Au début, je n'arrivais pas à me faire à cette idée – la situation est si ubuesque qu'elle convoque la comédie. Et puis j'ai fini par m'identifier à ce personnage.

De quelle manière ?

Alors même que j'écrivais le scénario des AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE, j'ai été sollicité par deux pays au poids reconnu sur la scène internationale, pour prendre la tête de superproductions aux ressources illimitées. Les deux pays me demandaient exactement la même chose en me promettant une liberté artistique totale et un accès sans précédent à des informations privilégiées. L'un était une démocratie, l'autre un régime autoritaire.

Ce vertige m'a poussé à questionner la relation complexe qu'entretient l'artiste avec le pouvoir et l'argent. Mais je ne voulais pas en faire le sujet de mon film.

LES AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE parle du mensonge et de la vérité. Son personnage principal, George Fahmy [interprété par Fares Fares], est un menteur patenté ; dans son travail et également dans sa vie privée. Ce talent lui a permis de devenir riche et célèbre, c'est aussi ce qui pourrait causer sa perte. À l'inverse, le Dr Mansour [interprété par Amr Waked] incarne une rectitude : il ne ment jamais. Je trouve que c'est une caractéristique très « film noir » de faire de l'antagoniste le personnage le plus honnête des deux.

En parlant de « film noir » est-ce qu'il y a d'autres éléments de genre qui ont pu influencer la genèse du film ?

Je me sens très proche des réalisateurs dont la carrière a été affectée par la Seconde Guerre mondiale. En tant que descendant d'un dissident du Moyen-Orient, je puise mon inspiration chez mes semblables, les cinéastes juifs qui sont partis chercher fortune en Amérique. Ces metteurs en scène d'Europe de l'Est, comme Billy Wilder ou Fritz Lang, qui, témoins d'horreurs sur le Vieux Continent, ont traversé l'Atlantique pour survivre. Une fois établis sur cette terre d'accueil, ils ont vu leurs illusions se déliter progressivement, rattrapées par l'hypocrisie et les faux-semblants d'une autre machine à broyer. Ils ont essayé d'en raconter les rouages depuis l'intérieur et à travers de vrais films de genre. Je ne crois pas qu'un chef-d'œuvre comme RÈGLEMENT DE COMPTES (THE BIG HEAT) pourrait être produit aujourd'hui à Hollywood car personne n'oserait aller aussi loin dans la critique du système et de la corruption qui le ronge. LES AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE est un pur film noir, comme l'était LE CAIRE CONFIDENTIEL. En son sein, il y a une question existentielle et fondamentale : « dois-je m'incliner face à ce système ? ».

Vous considérez-vous comme un cinéaste politique ?

Non. Pour moi, réaliser un « film politique » implique un calcul que je ne me résous pas à faire. La politique, c'est convaincre : vous tentez de transmettre une opinion forte et vous vous battez pour qu'elle fasse son chemin jusqu'à votre interlocuteur. Problème, l'opinion forte d'aujourd'hui n'est pas la vérité de demain. Vous pouvez vous tromper. Avec l'art, vous n'avez pas ce luxe. Il faut trouver une vérité humaine qui dépasse le cadre de la politique et la péremption d'une opinion.

Je me sens proche de nombreux cinéastes exilés : Asghar Farhadi, Andreï Zviaguintsev ou Ali Abbasi. Nous avons souvent des discussions autour de notre situation et du rôle que nous incarnons : de quel droit racontons-nous des endroits que nous n'habitons plus ? Quelle est notre responsabilité vis-à-vis des personnes qui y vivent toujours ? Lorsqu'Ali Abbasi réalise *THE APPRENTICE* ou quand je fais mes films, le geste que nous revendiquons comme politique est celui de dire : je raconterai cette histoire coûte que coûte, sans me préoccuper de la colère ou de la satisfaction qu'elle peut provoquer.

Pendant l'écriture, je m'entoure souvent de personnes en qui j'ai confiance et qui nourrissent le récit au fil de longues conversations. L'une d'elles, Magdi Abdelhadi, est un journaliste égyptien qui travaille à Londres – il a notamment été expert pour la BBC. Je lui demande de lire mes scénarios avec minutie et, dans le cadre des *AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE*, nous avons par exemple beaucoup échangé autour de l'aura du président. Al-Sissi est à la tête du pays depuis plus de dix ans maintenant et, comme la plupart des chefs d'État qui s'accrochent au pouvoir aussi longtemps, il n'est plus vraiment une personne à part entière, mais une figure abstraite, un symbole, une institution.

Pourquoi citer al-Sissi et ne pas choisir la distance de la fiction ?

Nous en avons énormément parlé avec mon père. Il était très réticent à l'idée de me voir raconter cette histoire en utilisant le nom d'al-Sissi, répétant que sa présence allait être le point faible du film. J'ai d'abord partagé son avis et, pendant la phase d'écriture, exploré différentes options : changer d'époque, situer l'intrigue sous le règne d'Hosni Moubarak [président de 1981 à 2011], imaginer un homme d'État fictif. Mais je me suis rapidement rendu à l'évidence : sans al-Sissi, le récit aurait manqué de précision. Et le spectateur aurait pensé que je parlais métaphoriquement de lui de toute façon.

Comment abordez-vous l'aspect réaliste de votre mise en scène ?

Je viens du documentaire, un médium auquel je suis encore très attaché. Si j'ai commencé à travailler la fiction, c'est parce que je pense qu'elle peut permettre de véhiculer une vérité sans avoir nécessairement à prendre en considération l'avis des personnes concernées. J'évoque ici des choses très personnelles, comme l'industrie à laquelle j'appartiens, ce que c'est d'être un artiste, et pour être le plus honnête possible, je dois mentir – ce qui peut

paraître paradoxal. J'insiste, ce film est une fiction. Mais si vous regardez de plus près, il décrit des faits qui se déroulent réellement en Égypte – ainsi qu'à Hollywood. Quand j'ai commencé *LES AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE*, j'étais persuadé que l'on m'arrêterait en plein élan. Finalement, je me suis senti épaulé, notamment par les actrices et acteurs égyptiens qui jouent dans le film. Étant donné les conflits dans la région, je pense que le pays a d'autres chats à fouetter en ce moment que mon long-métrage de fiction.

Comment avez-vous travaillé sur la dimension allégorique du Dr Mansour ?

Dans l'ombre de chaque président, quel que soit le pays, il y a un Dr Mansour. Ils sont « l'éminence grise », « le cerveau » ou « l'homme de confiance ». Quand j'écrivais ce personnage, je m'identifiais énormément à lui car c'est un marionnettiste et je connais parfaitement ce rôle. Je sais qu'il essaie d'avoir une vue d'ensemble et de tout garder sous contrôle. Pour ce faire, il faut qu'il retire son ego de l'équation et qu'il soit dans l'opérationnel : observer les faiblesses des uns et identifier les failles des autres. J'avais écrit toute une scène dans laquelle un personnage racontait l'histoire du Dr Mansour. C'était génial mais je suis content de l'avoir retirée au montage. Je ne suis pas certain qu'elle fasse vrai et je voulais conserver le mystère. On peut dire évidemment que le Dr Mansour est un personnage faustien mais pour moi, il est juste le metteur en scène de tout, celui qui, comme un réalisateur de cinéma, est capable de dire ce qui sonne faux.

Nourredine, le héros du CAIRE CONFIDENTIEL et Ibrahim, le colonel de LA CONSPIRATION DU CAIRE, tous deux incarnés par Fares Fares, désaient voir la société égyptienne évoluer. Estimez-vous que George résiste de manière plus active ?

Non. Dans *LES AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE*, le changement intervient parce que l'Armée décide de se lancer dans la production de films. Sous Moubarak, on pouvait faire des blagues sur le président de la République. On pouvait même réaliser un film se moquant – très sobrement – de lui. Moubarak donnait un discours par an. Al-Sissi, lui, prend tout le temps la parole. C'est un signe d'insécurité. Il n'a pas confiance en sa stature et personne ne peut le critiquer. Je pense que si George n'aime pas al-Sissi, ce n'est pas parce qu'il est dictateur mais parce qu'il est petit et faible. Mais George n'est pas un radical. Si l'Égypte était une démocratie, ce serait une république islamique, ce qui n'est vraiment pas bon pour la minorité copte.

Comment avez-vous travaillé sur la dimension intemporelle du film et son identité contemporaine ?

Mes films s'articulent généralement autour d'un lieu symbolique. Le poste de police pour **LE CAIRE CONFIDENTIEL** et la cour de l'université pour **LA CONSPIRATION DU CAIRE**. La clé de voûte des **AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE**, c'est la parade militaire. Je l'ai conçue telle qu'elle se déroulait encore en 2015. J'ai tendance à croire que l'Égypte est restée bloquée le jour où l'on m'a jeté dehors. Je n'y ai pas mis les pieds depuis une dizaine d'années et je sens bien que, dans ma tête, j'en garde une version fantasmée, comme ces vieilles photos qui s'estompent pour ne laisser que de vagues souvenirs. En tournant, je me suis rendu compte que Le Caire était, comme Hollywood, figée dans le temps. Même si la ville semble évoluer, elle reste fidèle à elle-même. À un état d'esprit. Vous aurez beau essayer de la changer, elle finira toujours par vous engloutir.

Par le passé, vous avez déclaré que la réalisation n'était pas votre étape préférée...

C'est différent pour ce film. J'ai vraiment adoré réaliser **LES AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE** pour plusieurs raisons mais notamment parce que je voulais travailler avec des interprètes égyptiens. Ils ont saisi le sens derrière chaque mot du scénario ce qui m'a permis d'aller encore au-delà de ce que j'avais initialement écrit. Ils ont une profonde connaissance de leurs personnages et de la situation qu'ils traversent, comme si la matière narrative coulait dans leur veine.

Vous avez écrit de très beaux rôles à vos actrices.

Zineb Triki, qui joue l'épouse du ministre, a un niveau de jeu époustoufflant. Quant à Cherien Dabis, je lui serai toujours reconnaissant d'être venue jouer alors qu'elle était en plein dans la réalisation d'un de ses projets. C'était difficile d'incarner ces femmes car elles sont toutes vues à travers le « male gaze » de George. Mais elles ont toutes réussi à s'approprier leur personnage pour insuffler énormément de mystère. Je crois que ma scène préférée est celle du dîner quand Zineb commence à tous les castrer

avec cette histoire de Shakespeare arabe – moi-même, quand j'étais petit, je pensais que Shakespeare l'était –, c'est absolument jouissif. J'ai été totalement bluffé par les talents comiques de Lyna Khoudri également. Elle est capable de garder son sérieux comme personne alors que je ne cessais de pouffer en la regardant. Enfin, je veux dire à quel point j'admire Donia Massoud, qui joue la femme de George. C'est une grande actrice mais aussi une formidable chanteuse. Aujourd'hui, elle vit en France car elle est dissidente.

Vous travaillez à nouveau avec Fares Fares. Pourquoi était-il important qu'il soit présent dans chacun des films de cette trilogie officielle ?

Chaque réalisateur a son acteur ou son actrice fétiche, avec qui la communication semble couler de source. Lorsque nous tournons, nous déjeunons, nous dînons et nous passons nos week-ends ensemble. Nous ne nous fatiguons jamais l'un de l'autre. C'est mon meilleur ami. Avant que nous ne fondions nos familles respectives, nous étions toujours collés. J'écris pour Fares. Il possède une capacité de transformation exceptionnelle. Mais il n'y a pas de traitement de faveur qui tienne : c'est surtout un des plus grands acteurs au monde. Et il n'a jamais été meilleur que dans **LES AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE**.

Vous introduisez et concluez le film par des images de personnes âgées qui parient sur des courses hippiques en écoutant la radio. Que signifient ces scènes pour vous ?

Quand Nasser est arrivé au pouvoir [en 1956], l'une de ses premières décisions a été d'interdire les courses de chevaux et, en conséquence, de fermer l'hippodrome de Gizeh. Tous les samedis, ces vieillards continuent pourtant de se réunir, d'écouter la radio et de jouer leur argent. Pour moi, ces joueurs représentent un rêve anéanti, comme si la vie continuait, mais dans une autre dimension. Peu importe qui est en train de piller le pays, ils sont toujours là. Immuables, le week-end, ils ont les courses pour parier et espérer gagner.

TARIK SALEH

Scénario & Réalisation

Né en 1972 à Stockholm d'une mère suédoise et d'un père égyptien, Tarik Saleh s'est d'abord fait connaître dans les années 80 en étant l'un des plus célèbres graffeurs de la capitale suédoise. Il a ensuite réalisé plusieurs documentaires, notamment **SACRIFICIO : WHO BETRAYED CHE GUEVARA** (2001, en collaboration avec Erik Gandini) et **GITMO : THE NEW RULES OF WAR** (2005). Il débute dans la fiction avec le film d'animation **METROPIA** (2009), dans lequel Stellan Skarsgård, Juliette Lewis, Vincent Gallo et Udo Kier prêtent leur voix aux personnages. Il enchaîne avec **TOMMY** (2014), un polar avec Ola Rapace, qui marque les débuts au cinéma de la chanteuse Lykke Li, dont il a réalisé plusieurs vidéos.

En 2017, **LE CAIRE CONFIDENTIEL** lui apporte une reconnaissance internationale : le film reçoit le Grand Prix du Jury au Festival de Sundance. En France, après avoir reçu le Grand Prix du Festival du Film policier de Beaune, il s'impose comme le « polar » de l'été, séduisant plus de 400.000 spectateurs. Il est ensuite nommé au César du Meilleur film étranger et remporte huit Guldbaggen (les César suédois) dont Meilleur film et Meilleur acteur pour Fares Fares. Après avoir travaillé sur les séries **RAY DONOVAN** et **WESTWORLD**, Tarik Saleh réalise **THE CONTRACTOR** (2022), avec Chris Pine. En 2022, **LA CONSPIRATION DU CAIRE**, Prix du scénario au Festival de Cannes réalise plus de 500.000 entrées.

Liste artistique

George Fahmy
Donya
Suzanne
Dr Mansour
Rula
Fawzy
El Ghul
Yasser Islam
Ramy

Fares FARES
Lyna KHOUDRI
Zineb TRIKI
Amr WAKED
Cherien DABIS
Ahmed KAIRY
Nael
Sherwan HAJI
Suhaib NASHWAN

Liste technique

Réalisation et scénario	Tarik SALEH
Produit par	Linus Stöhr TORELL Johan LINDSTRÖM Linda MUTAWI Alexandre MALLET-GUY
Co-produit par	Monica HELLSTRÖM Misha JAARI Mark LWOOF Roger ROSENBERG Theis SCHMIDT Alexandre DESPLAT Virginie MONTEL Pierre Aïm, AFC Saara RÄISÄNEN Peter HJORTH Hans MØLLER Emil WIKLUND UNLIMITED STORIES APPARATEN MEMENTO PRODUCTION STRÖM PICTURES BUFO FILMS BOUTIQUE PRODUCTION SVERIGES TELEVISION FILM I VÄST ARTE FRANCE CINÉMA BAYERISCHER RUNDFUNK SF STUDIOS PLAYTIME MIKAEL AHLSTRÖM FILMS KARMA FILMS
En co-production avec	CANAL + SVT ARTE FRANCE CINÉ + OCS DR YLE
Avec la participation de	THE SWEDISH FILM INSTITUTE EURIMAGES RÉGION ÎLE-DE-FRANCE AIDE AUX CINÉMAS DU MONDE CNC INSTITUT FRANÇAIS NORDISK FILM & TV FOND DANISH FILM INSTITUTE FINNISH FILM FOUNDATION SACEM
Avec le soutien de	PLAYTIME MEMENTO
Ventes internationales	
Distribution France	